



Un enfant peut-il faire son deuil ?

Éric Delassus

► **To cite this version:**

Éric Delassus. Un enfant peut-il faire son deuil?. L'enfant, la mort, le deuil, SFPEADA, Nov 2015, Paris, France. hal-01231827

HAL Id: hal-01231827

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01231827>

Submitted on 20 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un enfant peut-il faire son deuil ?

Éric Delassus

20 novembre 2015

Journée SFPEADA : L'enfant, la mort, le deuil

La difficulté de la tâche qui est la mienne aujourd'hui consiste à traiter philosophiquement une question qui apparaît plutôt réservée aux psychologues et plus particulièrement à ceux d'entre eux qui s'occupent des enfants. Aussi, lorsque je me suis penché sur le thème de votre colloque, la première question que je me suis posée fut donc la suivante : comment aborder la question du deuil, de la mort et de l'enfant philosophiquement, c'est-à-dire en procédant à un travail d'analyse conceptuelle et en développant une réflexion ayant un fort caractère spéculatif ? Il serait, en effet, présomptueux de ma part de me livrer à une étude psychologique du deuil chez l'enfant face à un auditoire qui en sait certainement plus que moi sur la question, puisque c'est sa spécialité. Il semblait donc aller de soi que vous cherchiez tout autre chose en vous adressant à un philosophe.

Aussi, pour tenter de répondre à vos attentes, ai-je décidé d'initier ma réflexion à partir de la pensée d'un philosophe qui m'est cher, je veux parler de Spinoza, et de ce qu'il nous dit à propos de la mort et de la conscience que nous en avons. C'est pourquoi j'ai choisi de traiter cette question : Un enfant peut-il faire son deuil ?

Si cette question m'est venue à l'esprit en prenant connaissance du titre de votre colloque, c'est parce qu'il m'a fait penser à l'exemple que prend Spinoza dans le *Traité de la réforme de l'entendement*, lorsqu'il présente ce qu'il appelle le premier genre de connaissance, c'est-à-dire celle qui s'acquiert par « ouï-dire » ou par « expérience vague » et qui renvoie en un certain sens à l'opinion commune. Or, précisément, l'exemple que prend Spinoza pour illustrer les connaissances qui ne peuvent s'acquérir initialement que par expérience vague est celui de la mort. Voilà ce qu'il écrit dans le *Traité de la réforme de l'entendement* :

Je sais par expérience vague que je mourrai ; si je l'affirme, en effet, c'est que j'ai vu qu'avait succombé à la mort d'autres êtres semblables à moi, bien qu'ils n'aient pas tous vécu le même laps de temps ni succombé à la même maladie¹.

¹ Spinoza, *Traité de la réforme de l'entendement*, in *Premiers écrits*, texte établi par Philippo Mignigni, traduction de Michelle Beyssade, PUF, 2009, p.75.

Ce que nous enseigne cet exemple, c'est que la connaissance que je puis avoir de ma mortalité et de celle des autres hommes ne contient en elle-même aucun caractère de nécessité intrinsèque, elle ne peut initialement résulter de la perception que je puis avoir de moi-même. Spontanément, je n'ai pas le sentiment d'être mortel et ce n'est que par analogie avec la mort des autres hommes que j'induis la forte probabilité de la mienne. Je sais par expérience vague que je vais mourir un jour parce que j'ai déjà vu d'autres hommes mourir autour de moi.

Si l'on se réfère à un vocabulaire plus kantien que spinoziste, on peut dire que la connaissance de la mortalité procède d'un jugement synthétique *a posteriori* et non d'un jugement analytique *a priori*. Je ne sais pas qu'un individu est mortel comme je sais qu'un carré a quatre côtés égaux et quatre angles droits, il faut que je le constate dans l'expérience pour le savoir. Je ne peux comprendre qu'ensuite la nécessité de ma mort, son caractère inéluctable ou inévitable, qu'après avoir effectué un travail de réflexion me permettant de comprendre que celle-ci est la conséquence de causes externes et non internes².

Si, Spinoza prend cet exemple, ce n'est pas par hasard. Il s'accorde parfaitement avec sa théorie du *conatus*, qui prend chez l'homme la forme du désir. Le terme *conatus* est généralement traduit par « effort » et désigne la tendance naturelle de toute chose singulière, vivante ou non, à persévérer dans son être autant qu'elle le peut. Cette tendance qui résulte de la structure même d'un individu signifie que rien en lui ne peut provoquer sa destruction.

En effet, dans l'*Éthique*, Spinoza souligne qu'une chose singulière ne peut se détruire d'elle-même mais uniquement par l'action d'une cause extérieure.

Nulle chose ne peut être détruite, sinon par une cause extérieure³.

Autrement dit, la mort n'est pas inscrite dans la nature même d'un être vivant. Si la vie est indissociable de la mort cela ne tient pas à la structure intrinsèque de l'être vivant, mais aux relations qu'il entretient nécessairement avec son milieu. La puissance d'être d'un individu ne tient qu'à l'agencement et à la convenance entre elles des parties qui le constituent, agencement qui ne peut être remis en question que par l'intervention d'une cause extérieure qui vient troubler son organisation. Pour résumer cette idée je reprendrai la formule utilisée

2 On retrouve d'ailleurs une idée assez semblables dans l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau : « L'idée de destruction étant plus composée, ne frappe pas de même (Rousseau traite auparavant de la douleur) ; l'image de la mort touche plus tard et plus faiblement, parce que nul n'a par devers soi l'expérience de mourir ; il faut avoir vu des cadavres pour saisir les angoisses des agonisants. », Rousseau, *Émile*, Livre IV, in Œuvres complètes IV, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1969, p. 511.

3 Spinoza, *Éthique*, Troisième partie, Proposition IV, texte originale et traduction nouvelle par Bernard Pautrat, Seuil, Paris, 1988, p. 215.

par Gilles Deleuze dans ses cours sur Spinoza : « par nature, la mort, quelle qu'elle soit, elle ne vient que du dehors⁴ », elle ne vient jamais du « dedans ». Autrement dit, je peux analyser sous toutes les coutures l'idée de tel ou tel individu, je n'y trouverai jamais cette caractéristique qu'est la mortalité, celle-ci ne peut être perçue que dans le rapport de cet individu avec d'autres choses singulières qui peuvent l'affecter, c'est-à-dire le modifier, soit pour augmenter, soit pour diminuer sa puissance, voire pour le détruire. C'est ce qui m'a fait écrire, reprenant ce que dit Gilles Deleuze, dans mon livre sur Spinoza et l'éthique médicale⁵ ce qui peut apparaître comme un oxymore, c'est-à-dire que la mort, comme la maladie d'ailleurs, est un accident inévitable. Un accident, car elle n'est pas inscrite dans l'essence d'un individu, mais inévitable, car elle n'en est pas moins nécessaire. Or, sa nécessité est externe et non interne⁶.

Quel rapport, me direz vous, avec la question du deuil chez l'enfant et avec la capacité ou l'incapacité de l'enfant à faire son deuil ?

Le rapport, vous l'avez certainement déjà établi : comment l'enfant qui n'a pas encore eu l'expérience de la mort de l'autre peut-il l'accepter, alors que celle-ci ne va pas de soi ? Si, initialement, il n'a pas conscience de sa mortalité et qu'il se perçoit et perçoit ses semblables sur le mode de l'analogie, il ne peut que ressentir une terrible incompréhension lorsqu'il est confronté pour la première fois à la mort de l'autre, surtout si cet autre lui est cher, si cet autre fait partie de ces individus singuliers avec lesquels il entretient une relation qui augmente sa puissance d'être et d'agir. Ce constat est d'ailleurs peut-être d'autant plus vrai aujourd'hui que la mort est de plus en plus absente de notre environnement quotidien. On meurt à l'hôpital, les cimetières sont de plus en plus dans la périphérie des villes et l'on n'est plus, comme c'était autrefois le cas dans les campagnes, témoins de l'abattage des animaux qui allaient ensuite être consommés. Il y a, en quelque sorte, une marginalisation de la mort aujourd'hui qui la rend plus abstraite et qui rend peut-être plus difficile le travail de deuil chez l'enfant.

L'enfant, qui n'a aucune conscience de sa propre mortalité, peut donc sembler démuni face à la mort d'autrui et se trouve, par conséquent, dans l'incapacité de faire son deuil, c'est-à-dire de comprendre et d'accepter la mort de l'autre. L'état de l'enfant face à la mort de

4 <http://www.webdeleuze.com/php/texte.php?cle=43&groupe=Spinoza&langue=1>

5 Éric Delassus, *De l'Éthique de Spinoza à l'éthique médicale*, Presses Universitaires de Rennes, 2011.

6 « Alors, que la mort vienne toujours du dehors, là où Spinoza est très fort c'est que, à mon avis, il est le seul à concilier complètement l'idée que la mort est inévitable et que toute mort vient du dehors. », Gilles Deleuze, *ibid.*

l'autre est donc un état de grande passivité. Toute la question est alors de savoir comment peut s'effectuer le passage de la passivité à l'activité dans la mesure où, comme nous le verrons ensuite, « faire son deuil » suppose une démarche beaucoup plus active et une certaine compréhension des causes qui provoquent la mort.

L'enfant, étymologiquement *infans*, désigne celui qui ne parle pas, celui qui ne sait pas encore parler, mais peut-être aussi celui à qui on ne donne pas suffisamment la parole. Il se trouve donc dans l'incapacité de se représenter la mort, de la comprendre et de l'accepter, par conséquent de faire son deuil. Ce déficit de mots qui définit l'enfance l'empêche, pour reprendre une expression empruntée à Marcel Conche dans le superbe texte qu'il a écrit sur la souffrance des enfants, de tenir sa souffrance à distance. Et je citerai ici ce qu'écrit Marcel Conche sur la manière dont l'enfant vit la douleur :

Mais considérons l'enfant. Ici, la douleur frappe de plein fouet. Dépourvu des recours que donnent l'orgueil, la haine, l'intelligence, la foi, lui seul est totalement exposé à la douleur. Il ne s'y abandonne pas, il lui est livré, abandonné⁷.

Il en va certainement ainsi pour la douleur qui est infligée à l'enfant lorsqu'il est confronté à la mort d'un autre qui lui est cher, surtout lorsqu'il s'agit de la première expérience de la mort d'autrui. Comment, dans de telles conditions pouvoir faire son deuil ?

« Faire son deuil » : quel sens donner à cette expression ? Celle-ci est utilisée aujourd'hui de manière tellement fréquente qu'elle peut sembler galvaudée et vidée de son sens. En effet, désormais dès que l'on quitte un lieu, que l'on perd un objet ou que l'on abandonne quelque chose, il faut en faire son deuil. Cela peut parfois signifier oublier purement et simplement la chose disparue, ce qui est une curieuse conception du deuil. Aussi, pour ne pas tomber dans un abyme de lieux communs, certains n'hésitent pas à procéder à un renversement plus rhétorique que dialectique et affirment que l'on ne fait pas son deuil, mais que c'est le deuil qui nous fait. Ce qui est certainement vrai. Cependant, pour que le deuil nous fasse, il faut d'abord que nous le fassions et jouer ainsi sur les mots ne résout rien. Ce renversement tend peut-être même à poser plus le problème qu'il ne le résout. Il faut que le deuil nous fasse pour que nous puissions le faire et il faut le faire pour qu'il nous fasse. Peut-être serait-il d'ailleurs plus juste de considérer, comme le fait Catherine Clément, que le deuil se fait dans la mesure où il dépend des circonstances qu'il se fasse ou non, qu'il se fasse plus ou moins bien et surtout parce qu'il n'est pas le seul résultat d'un processus uniquement conscient :

⁷ Marcel Conche, « La souffrance des enfants comme mal absolu », in *Orientations philosophiques*, PUF, p. 42.

Il ne s'agit en aucune façon de « faire son deuil » - expression qui m'agace au plus haut point, je l'ai dit. On ne fait pas un travail de deuil, il se fait tout seul. Ce travail ne se fait pas totalement à notre insu mais en tous les cas, sans notre partie consciente⁸.

Faire son deuil, ce n'est certainement pas oublier, ce qui est d'ailleurs impossible. Ou bien, si l'on oublie l'être disparu, c'est que le deuil n'a pas lieu d'être. On ne fait pas son deuil de ceux qui nous sont indifférents. On ne porte le deuil que de ceux auxquels on est attaché par un attachement affectif ou social intense. Précisément, parce que l'on est incapable de les oublier, parce que quelque chose de soi-même a disparu avec eux. Faire son deuil, c'est certainement et tout d'abord accepter : accepter la disparition de l'autre sans l'oublier, vivre avec l'absence d'un être qui reste malgré tout présent en soi parce qu'il est comme une partie de soi qui nous aurait quittée. Acceptation qu'il faut distinguer ici de la résignation. Il ne s'agit pas de se soumettre passivement à ce que l'on ne comprend pas – ce qui est le propre de la résignation – mais d'admettre activement ce qui ne pouvait pas ne pas se produire et de l'assumer.

Aussi, pour faire son deuil, faut-il avoir conscience que la mort est irréversible – ce qu'un enfant ne peut comprendre avant un certain âge - et s'engager dans une démarche active de compréhension et d'acceptation. Démarche dont on peut se demander comment elle peut se mettre en place dans l'esprit d'un enfant qui naturellement ne sait peut-être pas encore qu'il va mourir et qui ne le découvrira que progressivement, en prenant conscience de la mort des autres.

Certes, l'enfant peut avoir une certaine intuition d'une certaine forme d'anéantissement. C'est probablement ce qu'il ressent lorsque, n'ayant pas encore accompli la séparation d'avec la mère, il peut avoir l'impression de disparaître dans un abyme lorsque celle-ci s'absente et disparaît. Il peut ressentir un sentiment d'abandon et aussi de culpabilité – s'il a été abandonné, c'est peut-être qu'il a commis quelque chose de mal.

Cette expérience, il la rapprochera certainement de celle de la mort lorsque plus âgé il prendra conscience que la mort, la vraie, est sans retour possible. Ce qui n'était pas toujours le cas de l'absence, dont il a progressivement découvert qu'elle pouvait n'être que provisoire.

Comment l'enfant parvient-il à prendre conscience de la mort et de la nécessité d'accepter la disparition de ceux qu'il aime ou qu'il hait, mais dont l'existence peut lui sembler indispensable ? Ou dont la disparition peut aussi sembler libératrice – ce qui ne va pas non

⁸ Catherine Clément, in *Les morts de notre vie*, propos recueillis par Damien Le Guay et Jean-Philippe de Tonnac, Albin Michel, 2015.

plus sans une certaine forme de culpabilité –, mais qui lui fait prendre conscience de quelque chose dont il n'a pas la certitude en lui.

L'enfant, nous l'avons dit, désigne au sens étymologique, celui qui ne parle pas, qui n'est pas encore en mesure de recourir au langage, de recourir à la fonction symbolique qui permet de se distancier de la réalité. On peut donc se demander comment celui qui n'est pas encore capable d'objectiver le réel peut accepter la disparition de celui qu'il ne peut pas oublier mais dont il doit assumer la disparition.

Peut-être faut-il justement donner à l'enfant la parole pour qu'il puisse faire son deuil, autrement dit l'aider à sortir de l'enfance.

Jean-Jacques Rousseau ne dit-il pas au tout début de l'*Émile* que la parole permet d'apaiser les pleurs de l'enfant :

Quand les enfants commencent à parler, ils pleurent moins. Ce progrès est naturel ; un langage est substitué à l'autre. Sitôt qu'ils peuvent dire qu'ils souffrent avec des paroles, pourquoi le diraient-ils avec des cris, si ce n'est quand la douleur est trop vive pour que la parole puisse l'exprimer⁹ ?

Rousseau regrette d'ailleurs que le français ne fasse pas comme le latin la distinction entre l'*infans* et le *puer*. Entre celui qui ne peut parler et celui qui sort de l'enfance parce qu'il a conquis le langage.

Cependant, si l'enfant est d'abord celui qui ne parle pas, il faut aussi, pour l'amener à prendre la parole, qu'il soit également celui à qui l'on parle. Donner la parole, ce n'est pas seulement le faire parler, c'est aussi lui donner la parole que l'on prononce.

C'est précisément parce qu'on lui parle qu'il peut sortir de l'enfance. S'il est difficile pour un enfant de faire son deuil dans la solitude, cela s'avère en revanche possible dans le rapport aux autres, à ceux qui bien vivants nous aident à penser ce qui semblait impensable et ne se manifestait que sous la forme d'affects impossibles à identifier et extérioriser. C'est pourquoi cette parole ne se réduit pas nécessairement aux mots prononcés, mais renvoie à tout ce qui peut faire sens autour et au sujet de la mort. Ainsi, les rites sont-ils souvent ce qui permet de donner à la mort de l'autre un sens qu'elle n'a pas et de permettre, parce que le rite est une pratique, de réaliser activement cette démarche d'acceptation de la disparition de l'autre qui nous est cher. Aussi, que l'on soit ou non croyant, il est important d'entourer le départ du défunt d'une pratique rituelle, même laïque, pour humaniser la brutalité de la mort, pour prendre le temps de faire ses adieux au défunt.

⁹ Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'Éducation*, Livre II, *Op. cit.*, p. 299.

Découvrir la mort de l'autre, c'est aussi prendre conscience de sa mortalité de manière plus ou moins diffuse, mais c'est surtout découvrir à quel point l'on est lié aux autres hommes et dépendants d'eux. Et la tristesse qu'inspire la mort de l'autre, c'est principalement l'affect corrélé à l'impuissance dans laquelle se trouve celui qui vivait sa puissance d'être comme indissociable de la présence de cet autre qui était là pour lui ou du moins avec lui.

Faire son deuil, c'est justement apprendre à transformer cette impuissance en puissance, à faire de cette tristesse une joie. Il ne s'agit pas, bien évidemment de se réjouir de la mort de l'autre, mais d'apprendre à tirer sa force de ce qu'il y a encore de sa présence en nous, à tirer une joie de son souvenir par exemple, de la marque, de la trace que cet autre a laissé en nous. Cette joie est celle dont parle Spinoza dans l'*Éthique*. Il s'agit de l'affect que ressent celui qui voit augmenter sa puissance d'être. Ainsi, le travail de deuil consiste en cette transformation de la tristesse produite par l'absence de l'être disparu en une joie cultivée par le souvenir de tout ce qu'il nous a apporté et qui subsiste en nous.

Aussi, à l'enfant, à celui qui ne parle pas encore ou qui n'a pas encore la parole, faut-il apporter l'aide nécessaire pour qu'il puisse commencer à conquérir cette puissance de la mémoire. Il faut lui parler de la mort de telle sorte qu'il puisse accepter ce qui, tout en étant une manifestation de sa vulnérabilité, peut aussi être l'occasion d'un progrès vers une plus grande puissance d'être et d'agir.

Notre défaut, écrit Descartes, c'est d'avoir été enfant avant que d'être homme. Non pas que Descartes détestait les enfants. Il voulait simplement dire que l'enfant étant principalement dominé par ses sens et n'ayant pas encore la pleine possession de sa raison, il se trouvait conduit à élaborer et imaginer tout un ensemble d'opinions et de représentations sur la plupart des choses, opinions que ses maîtres devront ensuite s'attaquer à remettre en question et corriger.

Comme nous avons été enfants avant que d'être hommes, et que nous avons jugé tantôt bien et tantôt mal des choses qui se sont présentées à nos sens lorsque nous n'avions pas encore l'usage entier de notre raison, plusieurs jugements ainsi précipités nous empêchent de parvenir à la connaissance de la vérité, et nous préviennent de telle sorte qu'il n'y a point d'apparence que nous puissions nous en délivrer, si nous n'entreprenons de douter une fois en notre vie de toutes les choses où nous trouverons le moindre soupçon d'incertitude¹⁰.

Or, précisément, si nous considérons la mort isolément, nous ne pouvons, produire à son sujet que des opinions. Elle est, par conséquent, ce à partir de quoi l'imagination peut s'en donner à son aise. Les adultes, parce qu'ils sont bien conscients du caractère scandaleux –

¹⁰Descartes, *Principes de la philosophie*, Première partie, 1.

parce qu'inexplicable – de la mort du point de vue de la seule essence de l'individu, en profitent souvent d'ailleurs pour travestir la vérité et faire croire à l'enfant tout et n'importe quoi à son sujet. Ainsi, ils n'ont pas à lui dire la vérité. Aussi, raconte-t-on à l'enfant qui a perdu un proche que ce dernier est parti faire un long voyage et que l'on ne sait quand il rentrera – fausse solution qui nourrit plus l'angoisse de l'enfant qu'elle ne l'apaise et qui l'empêche justement de faire son deuil puisqu'elle fait obstacle à la compréhension du caractère irréversible de la mort. Edgar Morin raconte à ce sujet à quel point la mort de sa mère, qu'il a perdue à l'âge de dix ans, a été pour lui la cause d'une souffrance qui a accompagné toute son existence. La cause de cette souffrance n'étant pas tant due à la disparition de cet être qu'il chérissait que le fait que son père lui ait caché la réalité en lui faisant croire que celle-ci était partie en cure et ne reviendrait qu'à une date indéterminée. L'enfant qu'était Edgar Morin ne fut pas dupe de ce mensonge, mais dut pourtant en porter le poids durant de longues années dans la mesure où l'absence de parole au sujet de la mort de sa mère l'empêcha d'assumer et d'accepter cette disparition :

Parce qu'on m'avait caché la mort de ma mère, j'ai dû caché mon chagrin et me suis retrouvé dans une très grande solitude. Je pleurais en secret dans mon lit ou dans les cabinets, partout où j'étais certain qu'on ne saurait rien de ma peine. Jamais, jusqu'à l'âge de dix sept, dix huit ans, je n'ai parlé de cette mort¹¹.

Il semble donc plus judicieux de parler vrai à l'enfant, de recourir à cette vertu à laquelle faisait référence M. Foucault dans ces derniers cours au Collège de France, la *parrêsia*, le « parler vrai » s'appuyant sur le courage de dire la vérité, qui vaut autant pour l'enfant que pour l'adulte. Parler de la mort à l'enfant, ne pas avoir peur d'employer le mot « mort », nommer précisément ce qui l'angoisse pour mieux l'identifier, c'est probablement le meilleur moyen d'apprendre à l'enfant à faire son deuil et, par là même, à sortir de l'enfance, c'est-à-dire à sortir de cet état dans lequel le langage doit encore trouver sa place.

Cette *parrêsia* dont parle Foucault est avant tout une vertu éthique et politique. Peut-être peut-on aussi lui adjoindre une dimension pédagogique et éducative, au sens littéral et étymologique de ces termes ? Il ne s'agit pas ici de concevoir la *parrêsia* comme le moyen d'un enseignement (Foucault distingue bien la véridiction de l'enseignant de celle du parrésiasite), mais plutôt d'en faire le canal par lequel peut s'effectuer une sorte d'initiation. C'est d'ailleurs un peu en ce sens que Socrate peut être considéré comme un parrésiasite.

¹¹ Edgar Morin, in *Les morts de notre vie*, propos recueillis par Damien Le Guay et Jean-Philippe de Tonnac, Albin Michel, 2015.

La pédagogie est en effet l'art d'accompagner l'enfant et l'éducation, l'action de conduire « hors de », il s'agit, en effet, ici d'apprendre à sortir de soi, à se décentrer pour mieux appréhender la condition humaine. Or, pour y parvenir, il faut nécessairement se confronter au réel et être en mesure de dire et de recevoir une certaine vérité. C'est pourquoi dans la *parrêsia*, le « dire vrai » concerne tout autant celui qui parle que celui à qui l'on parle. Le parrésiasite désigne comme l'écrit Foucault « cet autre indispensable pour que, moi, je puisse dire le vrai sur moi-même¹² ». Il s'agit donc, en un certains sens de dire vrai à l'autre pour qu'il soit lui-même en mesure, sinon de dire, d'exprimer sa propre vérité. Le parrésiasite est donc « celui qui est justement qualifié comme pouvant et devant user de ce franc-parler pour que l'individu puisse à son tour, dire la vérité sur lui-même et se constituer comme sujet disant la vérité sur lui-même¹³ ». Cette vérité peut, bien entendu, être dite de différentes manières, en s'adaptant à l'âge de l'enfant et à ce qu'il peut comprendre, en y intégrant ses propres croyances, ainsi que ses doutes, mais ce qui importe ici est une certaine forme d'authenticité. Il importe que l'adulte ne mente pas sur lui-même s'il veut faire advenir la parole de l'enfant. Parole qui chez l'enfant n'est pas nécessairement faite de mots, mais peut aussi se manifester par d'autres formes d'expression ou par un usage des mots qui lui est propre et que l'adulte doit décrypter. Travail de longue haleine qu'aucun mensonge ne peut faciliter. Le problème du mensonge est qu'il nous entraîne trop souvent sur une voie dont il est difficile de revenir. Mentir sur la mort, la dissimuler, la travestir, c'est s'obliger ensuite à faire silence sur la vérité de la mort et, probablement, interdire à l'enfant ce décentrement qui lui permet de sortir de l'enfance et de prendre la parole. Si la *parrêsia* relève de ce que Michel Foucault appelle le courage de la vérité, elle s'applique peut-être ici dans la mesure où avoir le courage de « parler vrai » au sujet de la mortalité humaine à l'enfant n'est pas sans effet sur lui, c'est lui montrer que la mort peut être assumée, qu'elle peut être appréhendée sans nécessairement susciter l'angoisse ou la terreur.

Encore faut-il pour cela être soi-même au clair avec la question de la mort, être soi-même capable de faire son deuil. Mais, la nécessité de devoir accompagner un enfant sur cette voie n'est-elle pas l'occasion de chercher à y voir plus clair ? Celui qui ment à un enfant au sujet de la mort d'un proche, n'exprime-t-il pas ainsi son incapacité à affronter la condition humaine ? Dans ces conditions, l'enfant ne peut-il pas sans le vouloir devenir le parrésiasite de

12 Michel Foucault, *Le courage de la vérité – Le gouvernement de soi et des autres*, Cours au Collège de France, 1984, Seuil/Gallimard, janvier 2009, p. 8.

13 *Ibid.*, p. 9.

l'adulte ? Devenir celui qui invite, par l'expression de ce qu'il ressent, parfois même par ses questions, à l'expression d'une vérité que l'on était pas parvenu jusque là à assumer ?

Dire la vérité sur ce que l'on sait de la mort, c'est par conséquent apprendre à sortir de soi et accompagner l'enfant dans cette sortie de soi qui lui permet de percevoir l'existence selon un autre point de vue. C'est réellement l'éduquer (*ex-ducare* : conduire hors de...), lui apprendre à se penser comme inséré dans un ensemble plus grand que lui et l'aider à percevoir la mort comme naturelle. Même s'il ne la perçoit pas comme inscrite dans sa nature, elle est inscrite dans la Nature dont il fait partie et à laquelle il appartient. Apprendre à faire son deuil, c'est certainement aussi apprendre à percevoir la mort comme un phénomène naturel.

Nous ne sommes pas constitués pour nécessairement mourir, et pourtant nous mourons quand-même. C'est bien cela qui est terriblement tragique et qu'un enfant a bien du mal à comprendre et à accepter. Mais l'enfance n'est pas un état définitif, elle est ce qui doit être dépassée. Dépasser l'enfance, cela passe nécessairement par la prise de conscience que nous sommes des être reliés les uns aux autres, reliés à la nature tout entière – et ces liens peuvent autant nous faire vivre qu'ils peuvent nous tuer.

L'état d'enfance est celui de la plus complète servitude. C'est l'état initial de l'homme soumis à des causes qu'il ignore et dont il ne perçoit que les effets. L'enfant est d'abord un réceptacle d'affect dont il ignore trop souvent l'origine. Sortir de l'enfance, c'est être capable de produire des idées de nos idées, de procéder à un travail réflexif nous permettant de saisir les idées auxquelles sont corrélés nos affects. Ce travail, certains l'ont à peine commencé, d'autres comme Spinoza l'ont presque conduit à son terme, mais il n'est que très rarement achevé. C'est pourquoi nous ne sortons jamais totalement de l'enfance et c'est peut-être pourquoi nous ne sommes jamais totalement capables de faire notre deuil et d'accepter pleinement notre mortalité. Comme le faisait remarquer Freud, nous savons tous que nous allons mourir, mais nous n'y croyons pas vraiment :

...notre propre mort ne nous est pas représentable et aussi souvent que nous tentons de nous la représenter, nous pouvons remarquer qu'en réalité nous continuons à être là en tant que spectateur. C'est pourquoi dans l'école psychanalytique on a pu oser cette déclaration : personne au fond ne croit à sa propre mort ou, ce qui revient au même : dans l'inconscient, chacun de nous est persuadé de son immortalité¹⁴.

14 Freud, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, II « Notre relation à la mort », traduit de l'allemand par Pierre Cotet, André Bourguignon et Alice Cherki. Petite Bibliothèque Payot ; 1981, p.26.

Aussi, lorsque meurt un être aimé, nous avons beau savoir que cette mort est irréversible, qu'elle est naturelle, même lorsqu'elle est accidentelle, nous continuons de la percevoir comme scandaleuse.

Être capable de faire son deuil, et par là de sortir de l'enfance, peut-être est-ce devenir suffisamment lucide pour comprendre, à l'instar de ce que nous enseigne Épicure dans la *Lettre à Ménécée*, que la mort n'est rien pour nous :

Accoutume-toi à penser que pour nous la mort n'est rien, puisque tout bien et tout mal résident dans la sensation, et que la mort est l'éradication de nos sensations. Dès lors, la juste prise de conscience que la mort ne nous est rien autorise à jouir du caractère mortel de la vie : non pas en lui conférant une durée infinie, mais en l'amputant du désir d'immortalité.

Il n'y a pas à en avoir peur, pas plus pour nous que pour ceux que nous aimons, ce qui ne signifie pas être indifférent à leur disparition et ne pas les regretter, mais apprendre à tirer, malgré tout, une certaine joie de leur souvenir.

Mais la plus grande difficulté vient de ce que finalement, si nous savons par expérience vague que nous sommes mortels pour avoir vu d'autres hommes mourir, la mort est à la fois ce dont nous ne pouvons avoir l'expérience et ce qu'il nous est impossible de penser. Si, en effet, comme l'écrit Épicure, la mort n'est rien, il ne nous est pas possible de penser positivement le rien, ce qui n'est pas. Nous ne pouvons que le penser négativement. C'est pourquoi notre imagination peut s'en donner à cœur joie, mais au risque de produire des représentations anxiogènes ou mortifères. Le royaume des morts devient alors comparable à celui des ombres ou pire, devient désirable et peut conduire certains hommes à se sacrifier et à en sacrifier d'autres pour mériter d'y accéder. Apprendre à faire son deuil, c'est au contraire apprendre à accepter que la mort n'est rien, vraiment rien, et qu'en ce sens elle n'est pas plus à craindre, qu'à désirer, que seule la vie mérite notre intérêt et qu'il faut s'efforcer de se souvenir joyeusement de la vie de ceux qui nous ont quitté plutôt que de déplorer leur absence. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la pensée de Spinoza, lorsqu'il écrit qu'« un homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort » et que « sa sagesse est une méditation non de la mort, mais de la vie¹⁵ ». Mais, comme l'écrit également Spinoza, « tout ce qui est remarquable est difficile autant que rare », c'est pourquoi on n'en a parfois pas assez de toute une vie pour apprendre à faire son deuil, pour apprendre à accepter ce que les bouddhistes nomme l'impermanence des choses et par conséquent la finitude humaine.

¹⁵ Spinoza, *Éthique*, Quatrième partie, Proposition LXVII.

Ce travail long et difficile, nous ne pouvons le faire seul, c'est pourquoi l'enfant en tant qu'enfant n'est certainement pas en mesure de faire son deuil, il ne peut le faire qu'en étant aidé par ceux qui l'entourent et qui lui montrent que l'on peut exprimer sa peine tout en l'assumant.

Aussi, si le deuil nous fait tout autant que nous le faisons, si le deuil se fait, faut-il certainement le comprendre comme un travail de reconstruction de soi, d'un soi qui n'est pas substantiel, mais relationnel.

Apprendre à faire son deuil, c'est donc apprendre à tisser des liens. Des liens avec ceux qui sont encore présents et qui tentent de nous aider à nous représenter l'impensable : la mort, ou qui nous aident à mettre des mots derrière ce qui apparaît d'abord comme incompréhensible, comme ce que l'on ne parvient pas à prendre avec soi, parce que rien en soi ne nous permet de la penser. C'est aussi apprendre à maintenir, par la mémoire, les liens qui unissent à ceux qui ne sont plus. Apprendre à faire son deuil, c'est apprendre finalement à sortir de l'enfance, à comprendre le véritable sens de cette formule très simple, mais en même temps très explicite, qu'employait Françoise Dolto pour parler la mort aux enfants « la mort, c'est quand on a fini de vivre » :

Alors, la parole royale à répondre aux enfants est : « On ne meurt que quand on a fini de vivre », ça a l'air d'une lapalissade, mais je vous assure que cette lapalissade, qui est de la vérité, est une vérité qui rassure totalement les enfants qui passent par le moment d'anxiété de la mort¹⁶.

Comprendre qu'on finit de vivre, c'est peut-être aussi trouver une justification au fait que, bien que nous ne sommes pas constitués pour mourir, nous mourons quand-même et que ce n'est peut-être pas si mal, que c'est ce qui nous incite à donner un sens à notre vie.

Aussi, cette sortie de l'enfance, ce passage vers l'âge adulte, ne doit-il pas finalement nous faire retourner vers une nouvelle enfance, une enfance transfigurée, une enfance résultant du dépassement de l'âge adulte ? Apprendre à faire son deuil, c'est aussi apprendre à redevenir enfant, à redevenir celui qui ne parle pas, non pas parce qu'il ne sait pas parler ou parce qu'on ne lui donne pas la parole, mais parce qu'il a compris qu'il n'y avait finalement rien à dire, qu'il n'y avait qu'à accepter la vie telle qu'elle est avec sa dimension tragique. Cette forme d'enfance qui dépasse l'âge adulte, ainsi que le langage, mais doit nécessairement passer par eux, c'est l'enfance nietzschéenne, celle de l'*amor fati* et du retour éternel, celle de l'amour

16 Françoise Dolto, *Parler de la mort*, Mercure de France / Gallimard, 1998, p. 37-38.

de la vie, d'une vie que l'on sait finie et que l'on vit au présent, d'une vie que l'on est disposé à revivre indéfiniment.

Peut-être pourrait-on d'ailleurs reprendre « les trois métamorphoses de l'esprit » auxquelles fait référence Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra* ?

Je veux vous dire trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit devient chameau, comment le chameau devient lion, et comment enfin le lion devient enfant¹⁷.

Apprendre à faire son deuil nécessite probablement de passer par ces trois métamorphoses. Tout d'abord le chameau qui supporte la vie comme un « fardeau pesant » et qui vit la mort de l'autre comme une fatalité écrasante toute remplie de culpabilité. Ensuite le lion qui s'insurge et qui veut secouer le joug de la vie, pour lui la mort de l'autre reste inacceptable et il remplace la résignation par la révolte. Cependant une telle violence ne mène à rien, il faut encore aller plus loin. Non plus refuser, mais accepter joyeusement le destin, même dans ce qu'il a de plus terrible :

L'enfant est innocence et oubli, un renouveau et un jeu, une roue qui roule d'elle-même, un premier mouvement, une sainte affirmation¹⁸.

L'oubli ne serait pas ici celui des êtres aimés, mais celui d'une douleur mal assumée qui ne pourrait se manifester que dans la tristesse et le regret. Au contraire, comme le suggère Nietzsche à la fin du *Gai savoir*, il ne s'agit pas de chasser les « idées noires » ou les « grillons », mais de les incorporer joyeusement au goût de vivre :

Qui veut entonner un chant, un chant du matin, tellement ensoleillé, tellement léger, si aérien qu'il ne chasse pas les grillons (idées noires)¹⁹, mais les invite à chanter avec lui, à danser avec lui²⁰ ?

Cette enfance là peut donc faire son deuil, accepter l'impermanence des êtres tout en vivant au présent dans la joie du souvenir de ceux qui sont partis. Mais, pour reprendre à nouveau Spinoza, « tout ce qui est remarquable est difficile autant que rare²¹ » et il n'est pas certain que chacun de nous ait la force d'apprendre ainsi à faire son deuil et à redevenir enfant de cette manière.

17 Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, première partie, « Les trois métamorphoses », traduction de Henri Albert révisée par Jean Lacroix, in *Œuvres II*, Bouquins, Robert Laffont, Paris, 1993, p. 301.

18 *Ibid.*, p. 303.

19 Henri Albert dans la traduction non révisée traduit le terme allemand « die grillen » par « idées noires ».

20 Nietzsche, *Le gai savoir*, livre cinquième, § 383, traduction de Henri Albert révisée par Jean Lacroix, in *Œuvres II*, Bouquins, Robert Laffont, Paris, 1993, p. 253.

21 Spinoza, *Éthique*, *opus cité.*, p. 541.